

On dit qu'il y a des revenants dans une maison de pension privée de la rue Sanguinet. Ce sont sans doute les fantômes des anciens pensionnaires qui y ont crevé de faim. Ils errent la nuit dans les chambres de la maison cherchant quelque chose à se mettre sous la dent.

Scène dans le cabinet privé du Premier ministre de Québec.

L'hon. M. Mercier à son secrétaire.
—Allez donc au téléphone et demandez à Solomon comment va mon emprunt.
Le secrétaire s'approche de l'instrument.
—Hallo ! Hallo ! M. Mercier voudrait savoir comment va son emprunt.
Une voix dans le tube. Hallo !
—Le secrétaire. Monsieur, il me dit qu'il est à l'eau votre emprunt.

Lu dans les procès verbaux d'un conseil municipal dans le comté de Montcalm.
" Et les membres du dit conseil se réuniront dans la salle municipale du village de X... le premier mardi de chaque mois excepté lorsque ce jour tombera un dimanche ou un jour de fête d'obligation.

Dans un jeune ménage.
Le mari—N'y a-t-il pas quelque chose de particulier dans le goût de ces oignons, ma chère ?
La femme—Oh ! j'espère bien que non. J'ai eu tant de peine à les faire cuire. Je les ai même arrosés auparavant avec du Jockey Club, afin de faire disparaître leur mauvaise odeur.

La grève des Chevaliers du Travail, section des typographes, est rempli d'enseignements.

Dans cette affaire les patrons nous font l'effet d'individus qui tirent la détente d'un fusil et qui ensuite allongent le bras pour retirer la charge.

Les journaux qui crient contre les rassemblements sur les trottoirs et les coins de rues ne songent jamais à la foule qu'ils attirent devant leurs planches à bulletins. Hein ? Ils voient une paille dans l'œil du public et ils ne voient pas la poutre qu'ils ont dans leur propre œil.

Une dame aux formes plantureuses pesant environ 220 livres essaie de patiner au Victoria Skating Rink. Tout à coup elle tombe sur la glace avec le bruit d'un coffre-fort lancé d'un quatrième étage.

Un galant s'empresse de l'aider à se relever en lui disant :
—Je suppose que madame patine pour la première fois.
—Non, pour la dernière, répond la dame avec un air de dégoût.

C'était dans la tabacrie d'une hotellerie. Les voyageurs se racontaient entr'eux les crises les plus difficiles qu'ils avaient traversées pendant leur jeunesse et les méthodes ingénieuses qu'ils avaient découvertes pour réaliser la somme de dix sous.

A moi, dit Baptiste Lenfé, il m'est arrivé une triste aventure.
J'étais absolument cassé, et j'avais une envie terrible de fumer un cigare. En me promenant je trouve une pièce de cinq centins sur le trottoir. Je la ramassai et alors je songeai à m'acheter un verre de bière. Je discutai la question bien longtemps sans arriver à une décision. Finalement je résolus de laisser la réponse au hasard, en tirant tête ou "bitche." Tête, je prenais de la bière et "bitche" un cigare. Je lançai la pièce en l'air et elle tomba.
—Devinez ce qui est arrivé.
—Tête ! firent les assistants.
—Erreur ! fit Baptiste. La pièce de cinq centins tomba dans une craque du trottoir et je restai gros-Jean comme devant.

L'avocat X... de Montréal s'est donné une cuite extraordinaire le jour de l'an. Vers cinq heures du soir il décrivait les zigzags les plus pittoresques sur les trottoirs glacés de la rue Craig.

Rendu au coin de la rue St Constant il se heurta la tête avec tant de violence contre un poteau de téléphone que les fils s'entrechoquèrent et interrompirent leur courant.
—Qu'est-ce que vous avez ? lui demanda un passant. Ne voyez-vous pas clair ?
—C'est ça, (hic !) je ne vois pas bien clair (hic !) J'ai la vue courte (hic !)
—Alors vous devriez porter des lunettes.
—Pourquoi des lunettes (hic !) Voulez-vous (hic !) que je les brise contre un poteau pour que les verres se brisent et que les morceaux m'entrent dans les yeux (hic). Pense pas.



AVANT LA BATAILLE

BLAKE—Mon cher Laurier, ton chien est bien maigre pour se battre contre celui de Johnny. Que diable lui as-tu donné à manger.
LAURIER—Je ne lui ai donné que la forcure que tu aimes tant.
BLAKE—Je crois que c'est de la poésion, cette forcure-là. Il faudra changer son régime, sans quoi il ne sera jamais game.

Une idylle parisienne

Quoi qu'en disent les pessimistes, il y a encore dans Paris beaucoup de candeur et d'innocence. Cette histoire va le prouver. En ces derniers temps, habitait, au dernier étage d'une maison du passage Saulnier, un beau garçon de vingt-quatre ans, ouvrier graveur sur cuivre de son état, réputé très habile et gagnant plus de vingt francs par jour. Le matin à huit heures, il se rendait à son atelier, et ne rentrait le soir qu'après son dîner. Il achevait sa soirée à ranger sa chambre et à passer en revue les gravures et les petits bibelots de modeste valeur qu'il collectionnait. Henri, c'était son nom, allait rarement au spectacle et ne mettait jamais les pieds dans les cafés. Le matin il arrosait les fleurs placées dans une jardinière sur sa fenêtre.

Dans la maison située en face de la sienne, habitait, au même étage, une jeune fille de dix-huit ans, fraîche comme une rose et jolie comme un cœur. Blanche, c'était son nom, était corsetière et gagnait de fort belles journées.

Le matin, à la même heure qu'Henri, elle se rendait à son atelier, ce qui explique pourquoi ces deux jeunes gens se rencontraient tous les jours et ne tardèrent pas à se remarquer.

Il y avait un mois qu'ils échangeaient des regards très significatifs, lorsque Henri, tout rouge d'émotion, osa aborder Blanche et, en sa qualité de voisin, lui demanda des nouvelles de sa santé. Peu à peu l'intimité s'établit et il était facile de deviner qu'ils étaient devenus amoureux l'un de l'autre. Mais ils n'osaient se le dire et conservaient un secret qu'on ne pourrait comparer qu'à celui de Polichinelle.

Ils devaient se borner, le matin, à l'heure du départ, à se dire bonjour et à faire quelques pas ensemble, parce que l'un et l'autre avaient à se rendre à l'atelier. Mais le soir, protégés par la brume, ils s'arrangeaient de façon à rentrer ensemble et à stationner quelque temps avant de demander le cordon.

Ils étaient timides et innocents autant l'un que l'autre, Henri demandait à Blanche de quelle façon, rentrée dans sa chambre, elle terminait sa soirée. Elle lui répondait qu'elle lisait et qu'elle venait de dévorer *Estelle et Némorin*, de M. de Florian, qu'en cet instant, elle commençait la *Jeune Sibérienne*, de Xavier de Maistre. Mais quant à entamer le chapitre de l'amour, bien que tous deux en mourussent d'envie, ils n'avaient point assez de courage pour cela. Ils se quittaient, et rentrés dans leurs chambres, constataient avec regret qu'ils ne s'étaient rien dit.

Tout s'use et s'émousse en ce monde, même la candeur et la timidité. Henri installé à sa fenêtre, voyait dans la chambre de Blanche et soupirait en la regardant, regrettant de ne pouvoir lui offrir les roses de sa jardinière. Elle, de son côté, souriait, entendait ses soupirs et en était ravie. Mais, au bout d'une heure, il fallait fermer la fenêtre et se coucher. Alors par geste ils se souhaitaient le bonsoir.

Un soir, Henri s'armant de courage et fort de ses bonnes intentions, résolut d'avouer à Blanche qu'il l'aimait et qu'il était prêt à l'épouser. La jeune fille rougit en entendant ces paroles qui l'enchantèrent et répondait si bien au souhait de son cœur.

—Plus tard, dit-elle à Henri, nous verrons.
—Mais quand, répondit-il, et qu'entendez-vous par plus tard ?

Et ils se séparèrent enchantés des doux aveux qu'ils s'étaient faits.

—Vous m'avez dit plus tard, mademoiselle Blanche ; eh bien, voici ce que je vous propose. Je vais poser à ma fenêtre une corde qui s'en ira rejoindre la vôtre, je planterai une clématite dont les branches s'étendront le long de cette corde ; de votre côté, vous ferez la même chose et, quand les branches se rejoindront, alors, nous nous marierons. Cela vous va-t-il ?

—Accepté de grand cœur, dit Blanche. Dès le lendemain, la corde fut tendue et les deux plantés accrochés après elle.

A partir de cet instant, ces deux amoureux se voyaient toujours le matin au départ et le soir au retour et, de chez eux, suivaient avec anxiété les progrès de la végétation et essayaient de calculer combien il faudrait de temps pour que les deux pousses se rencontrassent, puisqu'à ce moment-là leurs deux cœurs devaient se posséder.

Blanche remarquait non sans un certain chagrin, que sa clématite avançait bien plus vite que celle d'Henri. Elle lui en fit des reproches, disant que cela signifiait qu'elle l'aimait plus qu'il ne l'aimait, argument qu'Henri ne savait comment réfuter.

Dans son chagrin, il s'en alla consulter un jardinier et lui demander de quelle façon il pourrait activer la végétation de la clématite plantée dans son étagère. Le jardinier lui indiqua un certain terreau qui, le jour même, fut apporté.

Au bout de huit jours, le remède opéra, et la clématite, s'allongeant, sembla vouloir réparer le temps perdu.

Déjà les deux tiges n'étaient plus séparées que par une très petite distance. Encore un petit effort, et il y avait jonction sur la corde, et jonction de deux cœurs.

Mais, pour son malheur, Blanche était trop belle et avait la langue un peu trop longue. Ne s'était-elle pas avisée de raconter à ses camarades, dans l'atelier, l'histoire de la corde et des deux branches dont la rencontre devait donner le signal du don de son cœur à un beau petit jeune homme qu'elle aimait ?

Ces petites bavardes répétèrent ce qu'elles avaient appris au fils de la corsetière, qui, depuis plus de six mois, était amoureux de Blanche. Ce jeune vaurien, moyennant deux pièces d'or qu'il mit dans la main du concierge, fut autorisé, pendant qu'Henri était à son atelier, à entrer dans sa chambre sous prétexte de la louer. Une fois introduit, il avait tiré de sa poche un sécateur et avait coupé la clématite à sa sortie de terre.

Au bout de deux jours, non seulement la clématite ne poussait plus, ne faisait pas de

progrès, mais se fanait, perdait ses feuilles et paraissait toute rabougrie.

Henri, désolé, inspecta sa plante avec autant de sollicitude qu'une mère qui tâte son enfant pour s'assurer qu'il n'est pas malade et put constater la mutilation dont elle avait été victime. Il courut tout éploré vers Louise et lui apprit, grâce à l'enquête à laquelle il s'était livré, le nom du misérable auteur de ce forfait.

En apprenant ce nom, Blanche bondit d'indignation et dit à Henri :

—Rien ne m'étonne du fils de ma patronne, c'est un enjôleur, un mauvais sujet qui me fait horreur, je tremble quand il s'approche de moi.

—Mais, objecta Henri, sans cet accident, les deux tiges s'entre-croisaient. Entre-croisons nos cœurs. Je suis, je le jure, épris de vous, mademoiselle Blanche, et je vous apporte le consentement de mes parents.

Un mois après, Blanche épousa Henri, et, dans le passage Saulnier, un écriteau annonçait comme à louer les chambres dans lesquelles ces deux tourtereaux s'étaient si chastement aimés.

En cherchant bien, que de romans semblables on découvrirait dans Paris !

GUSTAVE CLAUDIN.

Le miracle des roses.—Vous allumez de la braise dans un réchaud et vous y jetez un peu de souffre commun réduit en poudre. Bien. Vous prenez ensuite une rose épanouie et vous lui faites recevoir la fumée et la vapeur : la rose devient blanche. Maintenant, si vous mettez cette rose dans de l'eau, cinq ou six heures après, elle aura repris sa couleur.

Ce phénomène a vivement intrigué récemment une jolie comédienne. Chaque fois qu'elle jouait, elle recevait un bouquet de roses blanches qu'elle emportait et qu'elle faisait mettre dans de l'eau en arrivant. Le lendemain, le bouquet était rose.

Rapportée au foyer des artistes l'histoire fit sensation et éveilla bien des curiosités. Et les langues de marcher. Les dames de la maison questionnèrent les hommes sur ce sujet. Peu ferrés en chimie, pas un ne devina le secret.

C'est un jeune professeur, familier du logis qui, interrogé à son tour, expliqua scientifiquement la chose. Mal lui en a pris, car tout le monde est persuadé maintenant que c'était lui qui envoyait les roses.

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquoïn et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmína, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirez l'échelle.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis : Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.